LA FONDATION BERNARDAUD

La manufacture de porcelaine Bernardaud à Limoges, a initié par l'intermédiaire de sa Fondation une activité didactique et culturelle auprès du public qui, cette année, culmine avec la belle exposition consacrée au céladon. L'occasion aussi de faire connaissance avec l'entreprise.

La Fondation d'entreprise Bernardaud est née sur le lieu historique de la manufacture. Ses objectifs sont de maintenir les savoir-faire, d'assurer la diffusion du patrimoine culturel de l'entreprise dans ses techniques et décors et de favoriser le renouvellement créatif de la matière porcelaine.

Un circuit de découverte des techniques de la porcelaine à l'adresse du public retrace les étapes de la fabrication industrielle, depuis la livraison de la matière sous forme de galettes jusqu'au brunissage du dernier décor à l'or... Ce circuit est installé au cœur des bâtiments de Limoges, libérés depuis le transfert en 1991 de la fabrication du « blanc » dans la nouvelle usine d'Oradour-sur-Glane, et toujours occupés par les ateliers de création et d'exécution des formes et des décors.

La succession des pavillons forme la trame de cette architecture industrielle au XIX[e] siècle ; on en visite encore certains : le fameux four tunnel, le premier fonctionnant au gaz installé à Limoges, la boutique du musée avec ses exclusivités, le magasin de second choix, commercialisé à moitié prix en raison d'un défaut, quasiment imperceptible bien qu'il soit entouré du coup de crayon dénonciateur de la « choisisseuse ».

Plusieurs expositions inventorient l'évolution stylistique des formes et décors de l'« or blanc ». Une occasion de redécouvrir la fabrication de l'ancienne Manufacture Royale, rachetée par Bernardaud en 1986 qui réédite des pièces des XVIII[e] et XIX[e] siècles : ce bol par exemple, en forme de sein – l'original fut réalisé à Sèvres – pour la laiterie de Marie-Antoinette ; ou d'admirer une vingtaine de services exclusifs, créés pour les plus grandes tables du monde entier !

Dans l'ancienne salle de cuisson des dégourdis, les pièces des créateurs de la maison. Des plus célèbres Français, Gagnère, Szekely... et César qui a posé l'empreinte de son pouce dans un plat ! aux plus douées des étrangères : le jeu subtil entre émaillé et désémaillé de la Berlinoise Stefanie Hering ou le service à apéritif de Thalia Reventlow, une céramiste danoise installée en France ; chacun de ses animaux drolatiques y joue un rôle : l'éléphant est un pichet, l'hippopotame le seau à glace, un grand zèbre sert de verseuse ; un merveilleux bestiaire orné de rares teintes sourdes.

Ancien atelier de coulage faisant partie du circuit de visite chez Bernardaud.

Voici un beau travail d'initiation artistique du public, mais la Fondation a des objectifs plus ambitieux. Elle ouvre une maison d'artistes en résidence afin d'inviter ces créateurs à inventer de nouveaux destins pour la porcelaine. Artistes de tous bords, pas seulement céramistes ou designers mais des peintres, sculpteurs, plasticiens et même acousticiens !

Une maison ancienne où travailler et réfléchir tranquillement leur est destinée ; ils bénéficieront de l'assistance des spécialistes de la manufacture et tous les équipements techniques seront à leur disposition. Pour réaliser un projet inédit : toutes les voies de l'imaginaire sont libres... dans l'unique objectif de donner à voir la porcelaine autrement.

Une initiative audacieuse, désintéressée de surcroît, qu'il faudra suivre attentivement.

L'éternité du céladon

Dans la salle du four-tunnel se tient l'exposition consacrée au céladon.

Mêler l'ancien et le contemporain, montrer les liens entre la céramique – grès ou porcelaine – millénaire et les recherches d'aujourd'hui, faire découvrir les variations infinies et l'ambiguïté recherchée d'une couverte, la plus mythique de toutes sans doute! Telle est l'approche de Monique Crick, conservatrice des collections Baur de Genève, et commissaire de l'exposition, qui a choisi les pièces issues de collections privées.

Le céladon, une couleur qui n'est ni bleue, ni verte, ni brune, mais tout cela tour à tour et qui tend chaque fois vers sa voisine dans la translucidité de ses profondeurs. Couleur de l'océan comme l'écrit Claude Champy... couleur des glaciers comme pourrait le dire le Savoyard Jean Girel, couleur du jade comme le voulaient les Chinois ?

Les pièces anciennes sont présentées chronologiquement : aux objets des provinces du Nord de la Chine datés du VII[e] au XI[e] siècles succèdent les céladons des Song et des Yuan, dans les provinces du Sud, du X[e] puis XIII[e] et XIV[e] siècles. Depuis les céladons aux tons kaki, virant au vert olive, découpés de motifs incisés, jusqu'à ceux des potiers de Longquan au Sud de Shanghai, où seule comptent la pureté de la forme et la subtilité de la teinte. Belle grammaire d'esthétique que cet ensemble choisi.

L'apparentement de nos cinq céramistes français – le dernier est japonais – avec la terre-mère du céladon, la Chine, se fait selon diverses pentes.

Les tons olive des premiers chinois, allant jusqu'au moutarde et à un brun terreux appartiennent à Champy. Une opacité qui donne à ses grands bassins une sorte d'inquiétude et d'aridité . La terre est gercée, percée, violentée, avec des crevasses asséchées et des replis pincés, écrasés en un raccommodage aberrant. Des pièces sans séduction mais non sans grandeur.

Avec générosité, Champy fait bientôt couler l'eau chantante des ruisseaux et son vert-bleu changeant, sur une ou deux de ses coupelles. Ainsi ses artefacts d'une géologie bouleversée goûtent une transfiguration quasi miraculeuse, celle des « océans de céladons qui couvrent les quatre-cinquièmes de notre planète, de la Bretagne à la Chine ».

Une autre artiste que les Chinois nous aident à comprendre, est Valérie Hermans et ses pièces gravées. Hauts vases ou boîtes de porcelaine sont animés dans leur chair, par les herbes folles que le vent fait onduler en vague ; l'écriture végétale des grandes prairies. Ailleurs c'est l'élan souple d'une lourde fleur – elle se porte droite toute seule, à son point d'équilibre, au sommet d'une tige gracile... La calligraphie-peinture, une seule et même discipline pour les Chinois... et pour Valérie. Un geste, plein de vie, qu'elle inscrit sur le papier ou dans la terre. Elle pratique la gravure Koryo, une technique coréenne rare : elle incise le motif dans la terre encore molle puis incruste dans ce creux une porcelaine différente, teintée de gris ou de brun. Elle en ôte l'excédent et nappe sa pièce de céladon.

Valérie fait des recherches sur cette technique difficile depuis quinze ans et ses pièces sont nimbées de mystère ; les formes sont pleines, importantes, presque solennelles. Le décor semble sourdre de l'intérieur, naissant de la matière elle-même dans une lumière égale, avec en creux des reflets d'eau profonde.

Depuis longtemps, Jean Girel n'avait pas montré de formes droites : un grand plat à rebord, une boîte cylindrique élevée sont construits de parois annelées. Ce n'est pas la spirale du tournage qui les creuse, mais le doigt ; s'enfonçant profondément dans la terre, il trace des cercles parallèles. Un grès rose, choisi pour accrocher la lumière à la fine arête de ces anneaux. De petits pieds pris dans la masse, surélèvent cette forme massive, couronnée d'un disque plat. S'inspirant de l'art des steppes, Girel la coiffe d'une ronde de buffles stylisés, animaux imaginaires. Ces pièces, placées sous le signe de quelque rituel inconnu, se tiennent en silence, parlant d'une nature immense, en majesté. Sur

Tradition et création

le flanc, la lumière se faufile comme au travers d'une futaie ; étrangement horizontale ici. Le tesson très sombre apparaît sous la couverte, les émaux sont archaïques, peu épurés, les formes sommaires... Où le céladon luit, vit et vibre à la crête des vagues, aux verts abîmes. Une sorte de beauté frugale et simple. Abstraite finalement !

Pour Emmanuel Boos, l'élève de Jean Girel, la fonction n'a guère d'importance. Si ses pièces conservent l'apparence du contenant, « c'est pour mieux retenir l'attention », dit-il. Le bol que l'on tient entre ses deux mains est le meilleur exemple de cette parenté entre la coupe et le corps. La céramique ne se caresse pas simplement des yeux, mais avec ses paumes et ses lèvres.

Ses grandes pièces sont aériennes ; leur paroi gondole un peu, comme un papier humide qui se serait déformé en séchant. Le disque creux est si largement ouvert que le regard s'y perd, dans l'insondable turquoise. On croirait ces vastes coupes emplies d'une eau fraîche, où tremper ses pieds ou encore se laver les mains. Emmanuel parle de « rituels à redécouvrir ».

Il recouvre d'une laque d'or, l'accident survenu à une pièce. Tout est si précieux pour lui et toutes les expériences bonnes ; car il croit que « la grâce, l'émotion ne sont pas dans la perfection mais dans la surprise ». Il cuit le céladon en réduction jusqu'à ce qu'il perde sa couleur ; la pièce a pris le ton de l'ivoire, tactile et minérale à la fois. Il a beaucoup travaillé le *blanc et bleu* de Chine et ses céladons sont légers, étirés comme un voile, lumineux et pâles. La route est longue devant lui, espérons-la mouvementée, selon son penchant.

Le Japonais Masamichi Yoshikawa aime aussi les déformations. Elles rendent les architectures vivantes ; un haut vase quadrangulaire et irrégulier, comme un campanile dans la campagne toscane ; des « maisons » sans fenêtres, aux volumes labyrinthiques et des segments de murs en désordre. Et aussi de grands plats carrés, rigoureusement plans ; n'étaient leurs dimensions, leurs contours aléatoires et leur couverte radieuse, on pourrait les prendre pour des carreaux! Le céladon est si épais qu'il se prend à foncer vers le centre, fuyant les arêtes qui blanchissent. Le bleu est si limpide qu'il renvoie la lumière, on dirait un manteau de lune ou la paroi d'une crevasse glaciaire.

Jean Girel *Boîte cannelée aux animaux.*, 2003. Grès. H. 32 x 14 cm.

Le grand céramiste ès-céladon en France, Jean-François Fouilhoux mérite de conclure, lui qui depuis près de quinze ans étudie cette insaisissable matière sans matière. Dont il convoite les traîtrises et surprises... sans parler de la maîtrise !

La recherche du mat est pour lui un challenge, le mat satiné au reflet gras, « gras, comme la graisse de mouton figée », disent poétiquement les Chinois, prosaïquement celui de l'huile dans l'eau. Le céladon brillant n'a pas de reflet, explique Fouilhoux. Sur l'un de ses coquillages, il montre qu'à sa pointe transparente, le reflet s'écrase.

L'artiste sculpte sa masse d'argile encore humide et déplace avec force une lame dans le volume, retirant la terre par nappes entières. Son travail à ce stade est très organique, violent même ; il laisse la terre sécher, grumeleuse avec des scories. Puis il trace une ligne pure, effilée, qui sépare la pièce en deux. Les reliefs sont rudes mais l'intérieur – le lieu de vie, dit-il – est « poncé par la vie ». Le tranchant crée une zone de calme plat, limité par l'arête vive « où la matière s'épuise avant de disparaître » le long d'une lèvre gonflée. Où la volupté dialogue avec la force.

Jean-François a fait sienne la pensée taoïste des peintres chinois : « L'espace est immuable, où les formes disparaissent ».

Le coquillage se construit.... Bientôt nimbé de *clair de lune*, le plus joli nom du céladon.

Ariane Grenon

Jusqu'au 31 octobre 2003, *Céladons, céramiques d'hier et d'aujourd'hui* Fondation d'entreprise Bernardaud, 27 avenue Albert Thomas, 87000 Limoges,

Claude Champy *Coupelle*, 2003. H. 11,5 x 16,5 m.

Emmanuel Boos, *Pièce bleue*, 2003. H. 10 x 30 cm.

Brûle-parfum. Grès Longquan. Coll. Baur, Genève.